

## PROLOGUE

*Istanbul, aujourd'hui*

**B**rad Adkins jeta un coup d'œil circulaire au labo. Il avait du mal à cacher la tension qui l'habitait.

Depuis maintenant trois semaines que lui et son équipe avaient commencé les fouilles à Istanbul, ils n'avaient toujours pas trouvé ce qu'ils cherchaient.

Et maintenant, le temps pressait. Le labo était à peu près en ordre, songea-t-il tandis que ses deux collègues remisaient les caisses à l'intérieur des placards blancs pour la nuit.

Il se tourna vers la rangée d'ordinateurs qui occupait la grande table et commença à les éteindre l'un après l'autre, en s'assurant méthodiquement que toutes les données collectées dans la journée avaient été correctement sauvegardées. Su-Lin commençait visiblement à s'impatienter, mais pas question de s'en laisser remonter par la benjamine du trio, même si elle avait rejoint l'équipe sur ordre exprès de leur principal sponsor. Cette Su-Lin était une jolie fille dont il se serait bien fait une tartine, sauf qu'il n'avait pas l'habitude de mélanger le boulot et la bagatelle.

C'eût été mettre en péril les liens professionnels étroits que tous les trois avaient tissés depuis qu'ils travaillaient sur ce projet. Et Dieu sait s'ils avaient besoin de se serrer les coudes avec la pression qu'on leur mettait en haut lieu.

— Allez, on se tire d'ici, dit Rick Taylor, son collègue de Yale. Encore une journée de fichue. Il est l'heure de s'en jeter un petit.

Adkins éteignit le dernier ordinateur en songeant que Taylor y allait un peu fort sur la bouteille ces temps-ci. Il est vrai que, jusqu'à présent, leurs recherches n'avaient absolument rien donné.

Adkins essayait de garder le moral, mais chaque jour qui passait ne faisait que le renforcer dans l'idée que ce qu'ils cherchaient n'existait tout simplement pas. Il jeta à nouveau un coup d'œil à Su-Lin. Impassible, elle regardait sa montre.

Il coupa l'alimentation du dernier PC. Juste au moment où l'écran devint noir, la porte du labo s'ouvrit à la volée, et cinq hommes cagoulés firent irruption, suivis par un couple aux allures de touristes, dont les lunettes de soleil mangeaient toute la figure.

La femme, genre dondon, prit la parole :

— Désolés de vous déranger, dit-elle avec un accent anglais tranchant et poli. Mais nous avons quelques questions.

— Non, mais, qu'est-ce qui vous... ?

L'un des gros bras cagoulés s'avança et balança un coup de crosse à Taylor qui s'effondra à terre.

— Doucement avec la marchandise, dit la femme.

Un autre sbire s'approcha d'Adkins, qui grimaça, s'attendant à recevoir un coup, mais l'homme lui jeta un sac de toile sur la tête, puis resserra sauvagement le lien autour de son cou.

Adkins sentit un coup sur sa nuque. Puis tout devint noir.

An de grâce 1204

Constantinople, lundi 12 avril, enfin une attaque. Tout d'abord, je dois parler du bruit : les hurlements, le tonnerre, l'odeur du goudron en flammes et de la chair brûlée, partout autour de nous. Comme si toute la fureur de la Sainte Église catholique s'était déchaînée.

Le soleil dardait ses rayons et le vent du nord qui soufflait en puissantes rafales ne cessait de changer de direction. C'était un bon jour pour une bataille, après une aussi longue attente, et, quand le vent se mit enfin à souffler plein nord, il poussa nos galères et tout notre équipage vers le rivage.

Plus moyen de retourner en arrière cette fois, et le vieux Dandolo, casqué et cuirassé malgré sa cécité et ses quatre-vingt-dix ans, se tenait l'épée brandie sur le gaillard d'avant du plus gros des navires. À ses côtés, son fidèle Viking, un vieillard lui aussi, mais solide comme l'airain.

Nous abaissâmes les rampes d'assaut fixées à la proue des vaisseaux pour les caler au pied des deux tours du mur d'enceinte les plus proches. Grand bien nous prit de les recouvrir de peaux de vache trempées dans le vinaigre, car, pour sombre et étouffant qu'il fût, ce toit de fortune nous protégea du feu et des pierres que ces fils de chiens nous lançaient tandis que nous nous élancions à l'assaut des murailles.

À l'intérieur, l'odeur de la poix bouillante nous suffoquait, et nous fûmes aveuglés par la lumière du jour quand nous émergeâmes des tunnels torrides et obscurs.

Nos premiers hommes furent mis en pièces par la garde viking, l'engeance saxonne qui défendait le faux empereur, mais nous persistâmes, déferlant sans fin, tandis que les siphons de bronze de nos vaisseaux crachaient du feu liquide sur ces pitoyables défenseurs.

Nous regardions le feu s'accrocher à leurs vêtements qu'ils tentaient d'arracher en poussant des hurlements.

Les murs de la cité, malgré leur allure imposante, n'étaient pas aussi solides qu'ils en avaient l'air. Ils s'effritaient pour avoir été laissés à l'abandon pendant des siècles.

La Grande Cité était réputée imprenable, car placée directement sous la protection de l'archange Gabriel lui-même, mais nous voyions bien que le mortier avait pourri entre les pierres.

C'est pourquoi nous plaçâmes de la broussaille imprégnée de naphte dans toutes les cavités qui se présentaient à nous, puis y mîmes le feu pour affaiblir encore un peu plus les murailles.

Il y avait déjà eu deux batailles l'année précédente qui avaient à moitié détruit la cité ou ce qu'il en restait depuis qu'elle avait commencé de tomber en ruine. Non pas qu'elle n'ait rien gardé de sa grandeur. À côté, notre ville de Paris semblait un village.

Érigée neuf siècles plus tôt, à l'époque où l'empereur Constantin en avait fait le siège du nouvel Empire catholique romain, elle était devenue la porte du Levant et le bastion de l'Europe contre les Turcs seldjoukides qui nous avaient ravi la Terre sainte.

Ceux-là non plus ne perdaient rien pour attendre, une fois cette bataille-ci remportée. Les Grecs byzantins qui règnent ici continuent de se réclamer de la chrétienté alors qu'ils n'honorent plus le pape et interprètent la Parole de Dieu selon leurs coutumes barbares. Mais nous avons reçu ordre de ramener ces gens dans le droit chemin par la force. Et par la grâce du Christ et sous l'égide de notre bon seigneur Dandolo, nous y parviendrons !

Le temps viendra où le pape Innocent comprendra pourquoi nous avons dû tirer l'épée contre d'autres chrétiens. Il verra la justice divine dans notre action. Nous achèverons ces bâtards de Grecs et les mettrons à genoux. Ils apprendront ainsi ce qu'il en coûte de se liguier contre nous et de permettre la construction d'une mosquée dans leurs propres murs, qui plus est !

Cependant, le combat fut rude. Après notre première attaque menée contre les chrétiens du Levant, dans la cité de Zadar, le pape Innocent nous excommunia ! Un terrible revers, comme si mille coups de fouet nous avaient lacéré le dos.

Plus tard, il leva sa redoutable sentence et nous encouragea à poursuivre notre croisade de pèlerins guerriers jusqu'à Jérusalem. Le doge Dandolo lui écrivit des lettres pour tenter de le faire fléchir. Mais quelle force de persuasion un doge peut-il exercer sur le pape ?

Innocent refusa de lever l'excommunication des Vénitiens, mais ils n'en eurent cure. Le seigneur Dandolo alla même jusqu'à en rire, et, quand il nous dit que nous n'avions rien à craindre, nous le crûmes.

Nous ne pouvions pas désobéir à Dandolo, même si quelques-uns émirent tout bas des doutes. Car il y a chez cet homme quelque chose comme une force

intérieure. Lorsqu'il commande, on se doit d'obéir. Et ce n'est pas à moi, humble chevalier de la chrétienté, de contester l'autorité de mon chef.

Aussi étrange que cela paraisse, nous l'aurions suivi n'importe où. Parfois, il nous arrivait de nous demander pourquoi. Mais ce n'est pas le genre de pensées sur lesquelles on s'attarde quand on doit gagner une guerre.

Les Grecs se battaient avec des cimenterres, ces redoutables sabres empruntés aux infidèles seldjoukides qui vivaient parmi eux.

De bonnes armes, néanmoins, semblables à des faux, dont la forme recourbée décuple la force du coup et tranche net les os et la chair. Mon compatriote et capitaine Mathieu le Barca avait perdu un bras de cette façon dès le premier jour de la bataille.

Il continua à se battre malgré sa blessure : porté par l'exaltation, il ne ressentait pas la douleur. Mais il était à genoux quand je parvins à voler à son secours, alors que trois hommes fondaient sur lui.

D'un coup de glaive à l'épaule, j'abattis le premier, le tranchant en deux comme un quartier de bœuf, depuis la clavicule jusqu'au cœur. Les autres tentèrent de fuir, mais je parvins à rattraper l'un d'eux, et, les casques grecs ne résistant pas aux lames françaises, je lui fendis le crâne.

Je ris en voyant sa bouche s'ouvrir, puis se refermer en deux parties. Je gratifiai le troisième d'un coup de tête, réduisant sa cervelle en bouillie grâce à mon solide heaume d'acier.

Y en avait-il parmi nous tous qui pensaient « nous sommes des chrétiens et eux aussi » ? Nous nous étions rassemblés sous la bannière des pèlerins guerriers pour chasser les Turcs de la Terre sainte et reprendre Jérusalem. Telle était notre vraie mission.

Mais il nous semblait avoir une autre mission à présent : servir loyalement le seigneur Dandolo, en qui nous avions entièrement confiance, et nous laisser guider par lui sur le chemin de la Vérité.

Quant aux Grecs, ils s'étaient laissés vivre, dépensant leur argent en futilités, au lieu de s'armer ou de songer à consolider leurs défenses.

Ils étaient devenus trop sûrs d'eux après avoir dominé le monde pendant neuf cents ans. C'est ce que nous avait expliqué Dandolo.

Mais j'en reviens à la bataille, qui battait son plein à présent, ne laissant pas de temps pour la réflexion. Nous avions amarré le seul de nos quatre vaisseaux qui ne s'était pas échoué sur la grève à l'une des tours, mais le mouvement des vagues le tirait vers le large. Voyant que la tour décrépite se mettait à branler, nous décidâmes de rompre les amarres, de peur qu'elle ne s'effondre sur nous. Juchés tout là-haut, au sommet de la tour, on voyait bien que les Grecs n'en menaient pas large.

À terre, les hommes cherchaient des ouvertures dans les murailles, mais les défenseurs leur jetaient des pierres et de la poix bouillante avec une telle fureur que nous dûmes chercher refuge le long des murs que nous avions pour objectif d'abattre.

Entre-temps, le gros de la flotte, que le vent avait poussée vers la grève, débarqua : des milliers d'hommes en armes s'élançaient sur les rampes, enjambant les cadavres, pour gagner la terre ferme. Le seigneur Dandolo nous cria que le vent qui nous avait menés jusqu'ici était le souffle de l'archange saint Michel qui nous aidait dans notre combat contre le Grand Satan.

C'est alors que nous trouvâmes une porte que nous défonçâmes à coups de haches et de barres de fer.

Nos cavaliers parvinrent à pénétrer dans la cité, mais l'ennemi nous attendait. Nos chevaux furent la cible de « coupe-jarrets » – de lourdes flèches taillées en losange, capables de sectionner le muscle qui rattachait le membre au corps.

Je vis l'un d'eux s'effondrer sur un petit Grec, venu là pour assister au spectacle, et qui n'avait pas pu s'échapper à temps. Il poussa un hurlement quand ses jambes furent broyées.

Je m'approchai et lui tranchai la tête pour mettre fin à son calvaire. Le cheval rua frénétiquement, manquant me tuer à coups de sabot (lui aussi souffrait atrocement). Je lui tranchai la jugulaire pour abrégier son supplice.

Une fois nos destriers à terre, ces couards de Grecs fondirent sur les cavaliers déchus. Mais nous entrâmes en force et les crucifiâmes tous autant qu'ils étaient.